

Christian Morissonneau, Daniel Poliquin, Mathias Brunet

Renald Bérubé

Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2010). Compte rendu de [Christian Morissonneau, Daniel Poliquin, Mathias Brunet]. *Lettres québécoises*, (137), 53–54.



Christian Morissonneau (avec la collaboration de Maryse Chevrette et Isabelle Lafortune), *Le rêve américain de Champlain*, Montréal, Hurtubise, 2009, 256 p., 24,95 \$.

La Chine, l'Acadie et la Nouvelle-France

Le fondateur « officiel » de Québec est d'abord un géographe, auteur de fort belles cartes ; associé de Pierre Dugua de Mons en Acadie puis en Nouvelle-France, il cherchait le passage par l'ouest vers la Chine.

Nous avons bien en tête le portrait de Samuel de Champlain, fondateur de Québec, ainsi que tant et tant de manuels ou de livres d'Histoire nous l'ont nommé et montré ? Tant pis (tant mieux), il faut oublier ces inventions-là, malgré le dépit que cela peut (nous) causer. Il se nommait Samuel Champlain tout court, sans le noble « de » ajouté à son nom par le notaire lors de son mariage avec Hélène Boullé en 1610 (p. 41-42) ; l'image, le portrait que nous avons de lui ne le représente pas, il n'est aucune peinture ni aucun dessin le portraiturant.

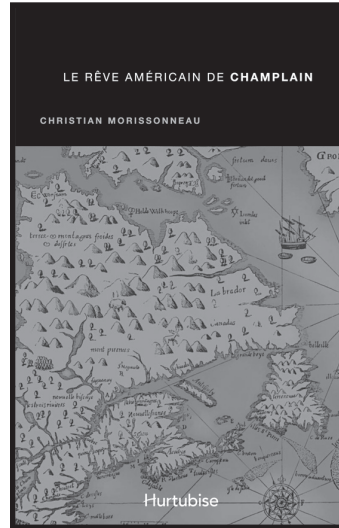
CHAMPLAIN ET LA RENAISSANCE

Le portrait représente plutôt, et daté de 1654 en plus, « celui d'un contrôleur général des finances » (p. 43), alors que Champlain, né en 1580, semble-t-il (p. 42), est décédé le 25 décembre 1635. Et s'il a bien établi les plans de « l'Abitation » de Québec, il n'est pas le fondateur unique de la ville et donc de la Nouvelle-France. Ainsi qu'en Acadie en 1604, il œuvre avec et pour Dugua de Mons : « Il y a donc deux fondateurs : l'un en fait [Champlain], l'autre en droit [De Mons]. Il y a aussi ce choix de Québec, quasi obligé par une géopolitique amérindienne sous-estimée. » (p. 137)

Champlain est fils de la Renaissance ; il a connu, né à Brouage, « capitale du sel » (p. 35) à proximité de La Rochelle, les guerres de Religion tout autant que l'engagement pour les voyages de grandes découvertes. Il a porté les armes contre les Ligueurs catholiques et les Espagnols leurs alliés, il a visité les Antilles (p. 62-63), De Mons et lui eurent un allié pour leurs projets en Henri IV, d'où l'Acadie à cause du « mirage des mines » (chap. IV), puis la Nouvelle-France.

LA CHINE, TROIS-RIVIÈRES, LES AUTOCHTONES

À Tadoussac d'abord ; mais les Basques installés là depuis longtemps pour la traite des fourrures virent en Champlain un adversaire qu'ils tentèrent d'éliminer (d'où l'exécution par pendaison à Québec en 1608, sur ordre de Champlain, du traître Jean Duval compromis avec les Basques). Puis à Québec : « Québec est une habitation fortifiée. Ce n'est pas vraiment un comptoir commercial, mais un fort signifiant l'occupation française » (p. 146), occupation qui signifiait aux Amérindiens alliés qu'on ne se désengageait pas de ses promesses, alors que les marchands français, eux, se comportaient tout autrement. Mais Champlain, **toujours**, chercha le passage qui, par l'ouest, menait à la Chine (chap. VIII).



Le lieu privilégié de Champlain, avant même la fondation de l'Acadie, ce fut Trois-Rivières (p. 62) dont la fondation aura finalement lieu un an avant sa mort. Car Champlain avait un faible pour les îles et les lieux entourés d'eau — d'où l'installation première d'Acadie à l'île Sainte-Croix aujourd'hui située dans le Maine. Et toujours Champlain installe ses « abitations » davantage vers l'ouest, de l'Acadie à Montréal. Le séjour acadien lui sera cause de regrets : pourquoi ses supérieurs ne vont-ils pas plus au sud alors que ses explorations ont permis au « semeur de noms » (chap. VII) de découvrir l'île La Souçonneuse (Martha's Vineyard) ?

Christian Morissonneau avait publié en 1978 un superbe *La Terre promise. Le mythe du Nord québécois* (Hurtubise HMH) qui présentait notre Nord, imaginaire et réalité jouant à fusionner, comme une sorte d'équivalent pour nous de ce que fut l'Ouest pour nos voisins du Sud — non pas « Go West, young man », mais « Dans l'Nord, ti-gars ». Le « rêve américain » selon Champlain assure la profondeur dans le temps de ce qui deviendra la nécessité d'une « terre promise » : homme de terrain plutôt que missionnaire d'une idéologie, Champlain a vite compris que « les Amérindiens sont indispensables » (p. 74), « que l'abondance des ressources naturelles ainsi que l'absence de concept de propriété privée chez les autochtones permettent de rêver et d'imaginer une société nouvelle » (p. 92) — une société « métisse », « égalitaire » ; Champlain « n'a pas de préjugé racial » (p. 208).

Un ouvrage à déguster, tout autant pour son index (p. 247-252) que pour sa pertinente chronologie (p. 223-230) et la vive intelligence de sa présentation dynamique en 12 sections (une intro, 10 chapitres et une conclusion). Un plaisir de lecture, redis-je.



Daniel Poliquin, *René Lévesque*, Montréal, Boréal, 2009, 210 p., 17,95 \$.

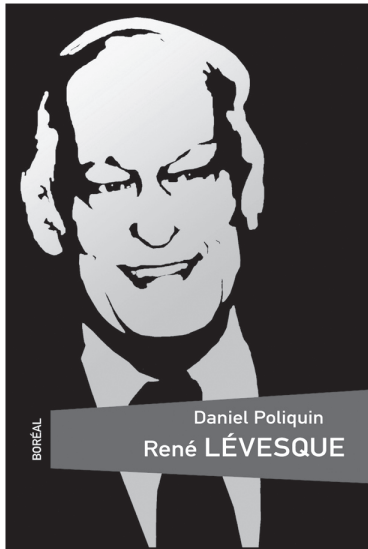
René Lévesque, point de mire

Lecture d'incipit : « J'ai aimé René Lévesque [titre du chapitre 1]. Et après ? Tout le monde l'aimait. Même ses adversaires qui préféraient un Canada uni à... » Et pourtant ; la lecture de l'« essai biographique » (selon le communiqué de presse) de Daniel Poliquin laisse songeur quant à la nature de l'« amour »...

Cher Daniel Poliquin,

Nous nous connaissons (et nous disons « tu », mais je vais t'écrire au « vous ») depuis un moment déjà et je crois bien que nous avons de l'affection l'un pour

l'autre. Vous savez l'admiration que j'ai pour votre œuvre romanesque, pour *L'Obomsawin* (1987), *Visions de Jude* (1990) et *L'écureuil noir* (1994) en particulier; quand, dans ce dernier roman, vos personnages se promènent ou s'en vont ou sont (par le romancier?) envoyés dans les pays imaginaires de divers auteurs canadiens-anglais, je succombe et suis sous le charme de tant d'habileté narrative à intégrer dans votre œuvre d'autres œuvres de fiction, intertextualité oblige, vous connaissez bien ce langage. Votre *Roman colonial* (2000), essai sur la politique québécoise, ne m'avait pas non plus laissé indifférent, mais pour d'autres raisons, disons.



ENTRE ROMAN ET ESSAI

Or il se trouve, cher Daniel, que lisant votre *René Lèvesque* « publié à l'initiative et sous la direction de John Saul » (p. 4), le John Saul qui jadis distingua entre le « bon nationalisme », celui qui unit, et le « mauvais », celui qui sépare, en oubliant de souligner que celui qui aujourd'hui veut maintenir uni (le Canada) fut autrefois celui qui tint à souligner ce qui séparait (et sépare toujours) ces deux entités anglophones, le Canada et les États-Unis; il se trouve donc, cher Daniel, que, lisant votre « essai biographique », j'ai aimé tout autant que dans vos romans l'art du narrateur, mais beaucoup moins apprécié l'idéologie (vous n'aimerez pas ce mot) de l'essayiste dont j'oserais dire, à mon corps défendant, qu'il n'en finit pas, malgré son amour affiché et dont je ne doute pas un instant pour René Lèvesque, de pratiquer envers l'ex-chef du PQ comme envers le Québec dont il fut ministre et premier ministre, une sorte d'ironie malicieuse sinon d'humour plutôt persifleur. On dirait que Lèvesque est d'autant plus intéressant pour vous que vous arrivez à le mettre en contradiction avec lui-même (qui donc ne l'est jamais?) ou avec les visées qui étaient les siennes et celles de son parti.

Trois exemples à l'appui de cette assertion, Daniel. « Détail gênant pour ses inconditionnels », écrivez-vous (p. 17), Lèvesque est né à Campbellton (N.-B.); ben voyons donc, en ces années-là, en baie des Chaleurs comme en (ma) vallée de la Matapédia, on allait assurer sa santé à l'hôpital du lieu susmentionné. Vous écrivez: « Décidément payant, le bilinguisme. Il entre en Allemagne en mars 1945 et assiste à la libération de Dachau, vision cauchemardesque du nationalisme poussé à ses excès les plus assassins. Autre leçon à retenir. » (p. 38) Il me semble bien que ce sont respectivement le projet de loi 101 qui établit le français comme langue officielle au Québec et le souverainisme de souveraineté-association qui sont ici visés — raillés plutôt? Mais qui a dit que la Charte de la langue française interdisait à qui que ce soit d'être bilingue? On se souvient du malaise de Lèvesque devant la **nécessité** d'adopter telle loi; quant au nationalisme de Lèvesque, il est toujours demeuré profondément démocrate, vous l'écrivez en d'autres passages, aucune imposition de mesure de guerre de sa part. Et il savait très bien reconnaître un Rhodésien quand il en rencontrait un!

BIOGRAPHIE ET INTERPRÉTATION

Troisième exemple, à l'autre bout de votre texte: « [...] et l'autre [Lèvesque] qui représente un peuple d'hommes et de femmes tellement libres et indépendants qu'ils n'ont pas voulu de l'indépendance politique qu'on leur offrait, préférant partager leur pays-continent avec d'autres hommes et d'autres femmes » (p. 188).

Saluons donc nos Rocheuses et le plus meilleur pays au monde. Si je ne me retiens pas, Daniel, je dirais qu'après avoir écrit *Le roman colonial*, vous avez décidé d'écrire un essai colonisé (je sais, vous n'aimerez pas ce mot). Croyez-vous vraiment à votre assertion? On peut être indépendant au point de refuser l'indépendance politique, on peut être une nation mais seulement à l'intérieur de Canada, autrement on cesse d'en être une?

Vous avez écrit un beau livre, Daniel; il a toutes les qualités de vos œuvres de fiction. Ces lignes trop brèves ne me permettent pas de dire à mon goût combien j'aime vos formules à la fois chaleureuses, irrévérencieuses et brillantes (« Au total, la guerre a été pour lui ce que Harvard a été pour Trudeau: un déniaisement radical » [p. 39]). Ce qui me rend mal à l'aise et me contrarie ou me courrouce, c'est que la fiction et ses qualités donnent tant d'allant à la biographie mais se prennent aussi pour du biographique, alors qu'il s'agit d'interprétations du je de l'essayiste du *Roman colonial*.

En toute amitié, Renald.



Mathias Brunet, *Michel Bergeron à cœur ouvert*, Montréal, Québec Amérique, coll. « QA compact », 2009, 288 p., 14,95 \$.

Un (autre) Tigre se raconte

« Biographie » selon le générique, mais autobiographie dans la mesure où Bergeron se raconte, Brunet écrivant ce que LE Nordique raconte. À la première édition de cet ouvrage (2001), celle-ci ajoute un avant-propos « assagi » (p. 11) qui mène de 2001 à 2009.

Si, partisans du CH, vous n'avez (nous n'avons) pas aimé ce Tigre qui dirigeait les Nordiques, il vous (nous) faut absolument lire cette bio/autobio du Montréalais originaire du quartier... Saint-Michel, évidemment. Pour les leçons d'humour et de ténacité dont témoigne cet ouvrage, pour l'apprentissage difficile de la tendresse qu'il finit par raconter, huit ans plus tard, pour la franchise passionnée dont il fait montre, pour la reconnaissance envers sa Michèle aussi, plus que pour le beau monde qu'il présente aussi. Lisez-moi ce passage (car Bergeron, receveur, admet avoir été bien meilleur à la pratique du baseball qu'à celle du hockey): « Il y avait donc un frappeur au bâton et Castro qui dansait au troisième. Je sais pas à quoi j'ai pensé, mais j'ai commandé un tir à l'extérieur et j'ai fait une feinte de lancer au troisième. Castro a plongé, la barbe dans la poussière! Il s'est levé et, je le voyais dans ses yeux, il voulait me tuer. » (p. 35) Ça va?

